



*A Monsieur Calomon Reinach  
Conservateur adjoint au Musée St-Germ  
Hommage affectueux,  
H. Bazin*

REVUE

10

# ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

ALEX. BERTRAND ET G. PERROT

MEMBRES DE L'INSTITUT

HIPPOLYTE BAZIN

L'ARTÉMIS MARSEILLAISE

DU MUSÉE D'AVIGNON

Bibliothèque Maison de l'Orient



156650

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

1886

Droits de reproduction et de traduction réservés

L'administration et le Bureau de la *REVUE ARCHÉOLOGIQUE* sont à la LIBRAIRIE ERNEST LEROUX, 28, rue Bonaparte, Paris.

### CONDITIONS DE L'ABONNEMENT

La *Revue Archéologique* paraît par fascicules mensuels de 64 à 80 pages grand in-8°, qui forment à la fin de l'année deux volumes ornés de 24 planches et de nombreuses gravures intercalées dans le texte.

#### RIX :

Pour Paris. Un an.....	25 fr.		Pour les départements. Un an..	27 fr.
Un numéro mensuel.....	3 fr.		Pour l'Étranger. Un an.....	28 fr.

On s'abonne également chez tous les libraires des Départements et de l'Étranger.



## ARTÉMIS DICTYNNE

MONUMENT MARSEILLAIS DU MUSÉE D'AVIGNON

HAUTEUR DE LA STÈLE 0<sup>M</sup> 58



# L'ARTÉMIS MARSEILLAISE

DU MUSÉE D'AVIGNON

Copie romaine du type archaïque d'Artémis Dictynne (la Diane-Vierge)

PATRONNE DE LA COLONIE PHOCÉENNE

---

Strabon raconte que les Phocéens, avant de quitter leur ville, pour obéir à un oracle, se rendirent à Éphèse, et obtinrent de la prêtresse Aristarché une image de la déesse, à laquelle, en arrivant, ils élevèrent un temple<sup>1</sup>. L'historien ajoute que, dans toutes les colonies fondées ensuite par les Marseillais, le même culte et des images semblables furent établis.

A s'en tenir à ce récit, la Diane d'Éphèse aurait été la divinité principale des descendants des Phocéens ; c'est en effet l'opinion généralement acceptée. Comment se fait-il dès lors que la déesse aux nombreuses mamelles ne soit figurée sur aucune médaille marseillaise et que l'on n'y trouve jamais que la Diane vierge des Grecs ? Cependant l'intéressante collection, décrite par de la Sausseye, nous donne, aux différentes époques, la mesure de la dévotion des Marseillais pour telle ou telle divinité<sup>2</sup> : c'est d'abord Apollon guerrier coiffé du casque, puis Apollon tête nue ; c'est ensuite Athéné, qui sauva la ville assiégée, puis enfin Poseidon, figuré par le trident et le dauphin. A côté de ces divinités secondaires, on trouve, à tous les degrés de la série, des pièces à l'effigie de Diane : aux premiers temps du monnayage, elle a le type archaïque ; puis elle se rapproche de plus en plus de l'idéal de la beauté féminine : on la voit couronnée d'olivier, elle porte

1. Strabon, IV, 1, 4.

2. De la Sausseye, *Numismatique de la Gaule Narbonnaise*, Paris, 1842, ch. I : *Massilia*, pl. I à XII.

des pendants d'oreilles, des colliers de perles, elle a le diadème et le carquois ; mais, sous toutes ces variations de style, en aucun cas il n'est possible de reconnaître la déesse aux nombreuses mamelles dont parle Strabon.

En présence de ce témoignage formel de la numismatique, il y a lieu peut-être de faire des réserves sur la valeur de la tradition rapportée par l'historien ; c'est en tout cas une question qui mérite d'attirer l'attention des archéologues. Nous espérons que la statue inédite que nous publions ici aidera à trouver la solution du problème. Elle a une grande valeur : car, non seulement elle nous conserve un type artistique disparu, mais elle éclaire d'un jour nouveau un point intéressant du symbolisme religieux des Grecs et de l'histoire des cultes marseillais.

La statue de marbre blanc qui figure sous le n° 41, au Musée Calvet d'Avignon <sup>1</sup>, mesure 0<sup>m</sup>,49 en hauteur, les dimensions de la tête sont du tiers de nature, la stèle légèrement cintrée sur laquelle elle est sculptée en très haut relief a 0<sup>m</sup>,58 de hauteur, 0<sup>m</sup>,28 de largeur et 0<sup>m</sup>,08 d'épaisseur vers le milieu. L'excellente photographie que nous mettons sous les yeux du lecteur (Pl. XXVI) nous dispense de la décrire : on voit que la déesse a le bras gauche brisé à la naissance ; le bras droit est levé en l'air ; le creux des yeux devait être garni d'émail ; les animaux au sabot fendu qu'elle a de chaque côté ne sauraient être que des taureaux.

La statue a été trouvée à Marseille en 1838, et acquise l'année suivante par le musée Calvet.

Nous sommes évidemment en présence de la copie romaine d'un original grec, d'une époque très reculée : la figure pleine et arrondie rappelle l'art ionien, et n'est pas sans analogie avec celle d'une autre statue marseillaise que nous avons précédemment étudiée <sup>2</sup> ; le plissement de la partie inférieure de la robe,

1. Qu'il nous soit permis de rendre ici hommage à l'obligeance bien connue de M. Deloye, le savant directeur du musée Calvet, qui nous a fourni d'intéressants renseignements et a facilité nos recherches.

2. *L'Aphrodite marseillaise du Musée de Lyon, statue archaïque grecque orientale du vi<sup>e</sup> siècle avant J.-C.* Paris, Leroux, 1886.

qui va en s'évasant, fait penser à l'Héra de Samos, de M. Paul Girard<sup>1</sup>; la coiffure est la même que celle de la Diane des premières médailles marseillaises, où la chevelure est indiquée, comme ici<sup>2</sup>, par des globules et des bandes parallèles.

Mais, si l'original est grec archaïque, on reconnaît, à plus d'un détail, la touche de l'artiste romain : le coup de ciseau manque d'énergie, et les cheveux sont traités avec un soin du détail qui rappelle les médailles de Juba, roi de Mauritanie ; on ne voit pas, dans les plis de la robe, le mouvement que rendent si bien les Grecs ; le *calathos* est décoré d'une façon fantaisiste, et le sculpteur semble en avoir méconnu la signification : on le dirait formé de grandes feuilles d'olivier, l'arbre sacré dont on aimait à couronner Diane ; enfin la gaine qui entoure la statue est ornée sur le devant d'une série de bustes d'un caractère romain nettement accusé.

Mais c'est moins par ses qualités artistiques que par son symbolisme que se recommande notre statue.

On voyait encore à Marseille, il y a quelques années, dit Bœckh<sup>3</sup>, un fragment de vase trouvé dans les ruines de l'abbaye de Saint-Victor, et portant, écrits en lettres grecques de l'époque romaine, les mots suivants : ΘΕΑ · ΔΙΚΤΥΑ · ΔΗΜΟC · ΜΑCС. Ne se pourrait-il pas que la stèle du musée Calvet représentât cette Artémis Dictys ou Dictynne, dont le culte, parti de Crète, se répandit sur toutes les côtes de la Méditerranée, depuis l'Archipel jusqu'à Marseille<sup>4</sup> ? C'était une divinité marine, associée à Apollon Delphinien ; nous lisons en effet dans Plutarque : Καὶ μὲν Ἀρτέμιδος γὰρ Δικτύωνης Δελφίνου τε Ἀπόλλωνος ἱερὰ καὶ βωμοὶ παρὰ πολλοῖς Ἑλλήνων εἰσι<sup>5</sup>.

1. P. Girard, *Statue de style archaïque, trouvée dans l'île de Samos*, dans le *Bullet. de' corresp. hellen.*, IV, 1880, p. 486.

2. De la Saussaye, *Opus laud.*, pl. I, nos 4, 5, 6, 7, 8 et 10.

3. Bœckh, *Corpus inscrip. græcarum*, n° 6764.

4. Strabon, X, 479; Diodore, III, 76. — Cf. Decharme, *Mythologie de la Grèce antique*, p. 136.

5. Plutarque, *De sol. animal.*, cap. xxxvi, p. 984 B. — Cf. Preller, dans les *Berichte der saechs. Gesellschaft der Wissenschaften*, VI, 119-152 et C. Robert dans la 8e édition de la *Griechische mythologie von Preller*, III<sup>e</sup> livraison, p. 257, note 4.

A Athènes, au témoignage de Pollux <sup>1</sup>, Dictynne s'appelait *Delphinia*. Or, détail tout à fait caractéristique, le collier de notre déesse est formé de deux dauphins affrontés.

Son attitude n'est pas moins remarquable : dans la main droite, levée à la hauteur du front, elle tient un couteau aujourd'hui brisé, mais dont on aperçoit nettement les points d'attache ; elle se prépare ainsi à immoler les jeunes taureaux qui sont à ses pieds. Ce même geste est celui d'un des personnages sculptés sur les bas-reliefs d'un sarcophage du musée de Madrid <sup>2</sup> : Agamemnon, dans un riche costume, ayant à ses côtés Ulysse, et plusieurs jeunes hommes, et à ses pieds un taureau, lève le bras armé d'un couteau, pour frapper la victime.

Chez une déesse, cet aspect menaçant nous surprend tout d'abord ; mais notre pensée se porte bientôt sur cette Diane, au culte cruel et sanglant, que les médailles crétoises nous représentent armée d'une lance <sup>3</sup>, celle qu'on appelait par antiphrase *Britomartis, la douce Vierge* <sup>4</sup>, la sœur de l'Artémis Brauronia en Attique <sup>5</sup>, de l'Artémis Orthia, à Sparte <sup>6</sup>, Dictynne, la déesse des filets <sup>7</sup>, la protectrice des marins et des pêcheurs.

Nous nous demandons même, si notre image ne reproduirait pas le type primordial de la Diane-Vierge des Grecs. On connaît les discussions nombreuses auxquelles a donné lieu l'étymologie du mot Artémis <sup>8</sup> et les explications plus ou moins fantaisistes qui ont été proposées. Seule l'étymologie présentée par M. C. Robert, le savant professeur de l'Université de Berlin, nous pa-

1. Pollux, VIII, 119.

2. Otto Jahn, *Achilleus und Polyxena*, dans *l'Archæologische Zeitung*, 1869, pl. XIII.

3. Médaille de Trajan dans Seguin, *Selecta numismat.*, p. 116. — Cf. Creuzer, *Religions de l'antiquité*, traduit. Guigniaut, t. IV, 1<sup>re</sup> partie, p. 147, et de Witte, *Galerie mythologique*, pl. IV, n° 45 et p. 22.

4. Hesychius, s. v. βριτώ. — Cf. Solin, XI.

5. Bœckh, *Corpus inscr. græcarum*, n° 155.

6. Xénophon, *Resp. Laced.*, II, 8. — Cf. Plut. *Lyc.*, XVIII, 2; *Arist. vita*, XVII, 11; Pausanias, III, 16.

7. Pausanias, II, 30, 3; Callim., *Hymn. Dian.*, 190 sqq.

8. On les trouvera toutes mentionnées en détail dans l'intéressant opuscule de M. Claus, *de Dianæ antiquissima apud Græcos natura*, Vratislaviæ, 1881.

rait tout à fait satisfaisante : il fait dériver Ἀρτεμις, dorien Ἀρταμις, de ἀρταμειν, *couper, dépecer, immoler*. Son opinion se trouve, on le voit, heureusement confirmée par l'image de notre *divine bouchère*. Aussi est-on autorisé à dire que ce monument est précieux entre tous pour déterminer le symbolisme d'une divinité dont la représentation s'est nécessairement modifiée dans le cours des siècles.

Le sculpteur a scrupuleusement reproduit tout ce qui, dans son modèle, avait un caractère hiératique ; mais il en a usé plus librement avec les ornements qui décorent l'ἐπέλυμα, ou *vêtement de dessus* de notre Artémis ; cela n'a rien d'ailleurs qui doive nous surprendre : on avait de même l'habitude de varier capricieusement les dessins de la gaine qui emmaillotait l'antique *xoanon* d'Éphèse ; nous n'en voulons d'autre preuve que ces trois exemplaires publiés par Otto Jahn <sup>1</sup>, sur la robe desquels sont figurés des amours, des femmes nues, des animaux fantastiques, produits de l'imagination de l'artiste, en dehors de toute signification religieuse. Ici le sculpteur a représenté, presque en ronde bosse, sur la face antérieure de l'ἐπέλυμα, en haut, un hermès qui a tout l'air d'être une copie réduite de son modèle, puis, au-dessous, six bustes rangés par paires sur trois rangs ; les têtes sont assez frustes, et la détermination en est difficile : M. C. Robert croit voir au second rang, à gauche, Dionysos, caractérisé par la peau de panthère ; à droite, Apollon au torse nu, avec les cheveux dressés ; au troisième rang, à gauche, Minerve avec le casque et peut-être l'égide ; à droite, un homme barbu, qui ressemble à Vulcain ; les personnages du premier rang sont trop détériorés pour qu'on puisse rien dire sur leur compte. A cette interprétation du savant archéologue, il n'y a rien à objecter, sinon que ni Dionysos, ni Vulcain, n'étant ho-

1. Otto Jahn, *Die Entführung der Europa auf antiken Kunstwerken*, dans les *Denkschriften der K. Akademie der Wissenschaften zu Wien*, XIX, 1870, pl. VI. L'auteur a le tort de considérer ces trois Hermès comme la représentation de prêtresses d'Artémis ; nous croyons bien plutôt avec M. C. Robert, que ce sont des Dianes d'Éphèse.

norés d'un culte particulier à Marseille, on ne voit pas bien leur rapport avec Artémis ; ce n'est pas là d'ailleurs, nous le reconnaissons, une raison suffisante pour contester la valeur de cette explication. On nous permettra toutefois d'en proposer une autre, qui nous a été suggérée par l'étude de la numismatique de la Narbonnaise : ne pourrait-on pas considérer ces bustes, placés sous la garde de Dictynne et dominés par elle, comme personnifiant les villes tout particulièrement unies à Marseille par des liens religieux ou commerciaux ? On trouve fréquemment sur des médailles des colonies marseillaises la nymphe locale représentée comme ici (voir la tête du premier rang à droite) par un buste de femme <sup>1</sup> ; sur d'autres pièces, le *dèmos* est figuré par un homme barbu, revêtu de la toge <sup>2</sup>, assez semblable à celui du troisième rang à droite ; enfin les têtes casquées des second et troisième rangs à gauche se voient sur d'autres pièces de monnaie, pour symboliser le peuple de la colonie <sup>3</sup> ; dans le personnage du deuxième rang à droite, nous voyons, au lieu d'Apollon, Mercure avec des ailes au chapeau, divinité tutélaire d'une cité alliée <sup>4</sup> ; quant à la tête de lion sculptée au bas de l'ἑπένδουκ, c'est l'emblème du pouvoir souverain : le roi du désert figure, on le sait, sur un très grand nombre de monnaies marseillaises <sup>5</sup>.

Nous n'insistons pas davantage sur l'interprétation de ces bustes mystérieux, au sujet desquels nous sommes réduits à émettre de timides hypothèses. Quant à la divinité elle-même, nous l'avons, croyons-nous, déterminée avec certitude. Il y a plus. En présence de ce type archaïque, nous posons de nouveau la question : Dictynne n'aurait-elle pas été la divinité principale de la colonie des Phocéens dès les premiers jours de son existence ?

1. De la Saussaye, *Op. laud*, p. 142.

2. Idem, *ibidem*, p. 153.

3. Idem, *ibidem*, p. 145.

4. Idem, *ibidem*, p. 186.

5. Idem, *ibidem*, p. 64, et passim.

C'est à tort en effet que de la Saussaye a cru retrouver le type de Diane d'Éphèse, sur quelques-unes des pièces marseillaises de la deuxième époque <sup>1</sup>. Son assertion est toute gratuite et se fonde moins sur l'examen attentif des monuments que sur la tradition contestable de Strabon. Pour nous, l'effigie des médailles portant les n<sup>os</sup> 4, 5, 6, 7, 8 et 10 dans la planche I de la *Numismatique de la Narbonnaise*, est la représentation archaïque de la divinité qui apparaîtra dans les siècles suivants sous la gracieuse image de la vierge armée de l'arc et du carquois ; rien, absolument rien ne nous signale dans cette tête de femme la déesse aux nombreuses mamelles ; le crabe, figuré au revers, que de la Saussaye considère comme appartenant à la Diane d'Éphèse, ne convient pas moins à la divinité protectrice des ports, à l'Artémis marine, dont le collier est formé, nous l'avons vu, de deux dauphins affrontés.

Si de ces pièces de la première époque marseillaise nous passons aux séries suivantes, nous constatons que le type de Diane ne change pas ; il s'idéalise, et, à mesure qu'on se préoccupe davantage d'imprimer à la figure un caractère gracieux et de parer la divinité de ses attributs, nous rencontrons de nouvelles preuves à l'appui de notre manière de voir : ici, pour boucles d'oreilles, Artémis a un petit trident ; là elle porte sur l'épaule l'arc et le carquois ; parfois même au-dessus de sa tête se détache le croissant de la lune. Sont-ce là les symboles de la Diane d'Éphèse, et ne reconnaît-on pas à ces signes, au lieu de la déesse-mère de l'Orient, la vierge grecque, dont le pouvoir, avant de s'étendre sur les forêts, s'était exercé sur l'humide élément ?

Il faut remarquer en effet que la Diane chasseresse est le produit de la civilisation et des mœurs adoucies des Grecs ; il fut un temps où, au lieu de poursuivre les fauves avec l'aimable troupe des nymphes, Artémis présidait aux flots de la mer ; à la fois déesse et sacrificatrice, elle se plaisait dans les cultes san-

1. De la Saussaye, *Op. laud.*, p. 52.

glants, dont le souvenir s'est perpétué avec Brauronia, Orthia et Dictynne. La statue du musée d'Avignon nous a conservé l'image de cette dernière; les Marseillais, avec leur respect pour la tradition, ont dû conserver sur leurs autels le type archaïque de Diane, à côté du type idéalisé, dont nous pouvons suivre sur les médailles les variations de style.

Que conclure de ces faits, sinon que la tradition qui donnait à Diane d'Éphèse la première place sur les autres de la colonie phocéenne, est assez fortement ébranlée?

Si on se demandait maintenant quelle peut-être l'origine de ce récit, que Strabon aurait recueilli de la bouche des Marseillais eux-mêmes, voici ce que nous proposerions : très différentes l'une de l'autre au point de vue du symbolisme, la Diane d'Éphèse et l'Artémis Dictynne ont cela de commun que toutes deux sont coiffées du *modius* et enfermées dans une gaine à la manière des anciens *xoana*. En fallait-il davantage pour établir une confusion dans l'esprit de la foule ignorante, et donner naissance à la fable que l'Artémis, objet des hommages des descendants des Phocéens, arrivait directement d'Éphèse?

Nous voici parvenu au terme de notre étude archéologique. N'avions-nous pas raison d'insister au début sur l'importance du marbre ignoré du musée d'Avignon? Il éclaire d'un jour nouveau le culte rendu par les anciens Marseillais à Artémis, il fixe d'une manière heureuse le symbolisme de cette divinité, et signale en même temps l'influence exercée par la Crète, le pays d'origine de Dictynne, sur les peuples riverains de la Méditerranée, aux premiers temps de l'histoire.

HIPPOLYTE BAZIN.